

autre question sur laquelle je voudrais m'attarder est celle-ci : l'affirmation selon laquelle « the departure from the norm indicates expressiveness » est-elle toujours valable (p. 1) ? Pour ma part, je soulignerais avec plus d'insistance la fonction capitale que peuvent remplir certaines particularités de l'ordre des mots sur le plan de la composition d'un vers ou d'un passage. Certes, à la p. 56, P. Dainotti parle à juste titre de « symmetry and balance », à la p. 221 de « words framing the line » (cf. aussi / *condunt... complent* / dans *Aen.* 9, 39, à p. 176), à la p. 240 de la « closure function of the enclosing word order ». – Quoi qu'il en soit, P. Dainotti analyse l'*Énéide* avec prudence et son exposé est très lucide. Il attire l'attention sur le fait que la poésie latine était lue à haute voix (voir les p. 19-26) et il est conscient du fait que nous ne connaissons pas toutes les particularités de la prononciation du vers latin dans l'Antiquité (l'incertitude subsiste, par exemple, sur la prononciation de la synalèphe [voir la p. 152]). Abstraction faite de l'aperçu systématique des occurrences d'ordre expressif des mots et de diverses particularités liées à cet ordre, l'étude de P. Dainotti nous offre des observations stylistiques utiles et attrayantes sur des vers et des passages de l'*Énéide* caractérisés par un tel ordre des mots ; une partie de ces observations se trouve d'ailleurs dans les très riches notes de bas de page. Cette étude ne présente pas une vue d'ensemble des recherches menées sur l'ordre expressif des mots dans l'*Énéide*, mais beaucoup d'informations de cet ordre se retrouvent dans les notes infrapaginales. P. Dainotti ne nous offre pas de conclusion générale et, à moins que je ne m'abuse, il n'a pas réalisé une étude vraiment novatrice, mais il nous a en tout cas offert un aperçu systématique, utile et clair de l'usage expressif de l'ordre des mots dans l'*Énéide* de Virgile.

Willy EVENEPOEL

Stephanie MCCARTER, *Horace Between Freedom and Slavery. The First Book of Epistles*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 23,5 x 15,8 cm, 378 p. Prix : 65 \$. ISBN 978-0-299-30570-3.

Ce livre est la version révisée de la dissertation doctorale de Stephanie McCarter, qui enseigne à l'University of the South à Sewanee (Tennessee) depuis 2008. L'auteur se donne pour but d'examiner, dans le livre I des *Épîtres*, « how Horace carefully negotiates, over the course of the collection, what degree of freedom works best for someone who wants to remain engaged while retaining independence » (p. 3). Dans l'introduction, S. McCarter explique que le poète latin a opté pour « a moderate, stabilizing degree of freedom removed from the volatile extremes of license and servitude that contributed to the Republic's demise » (p. 11). Chaque chapitre est consacré à l'examen d'une, deux, trois ou quatre épîtres. Dans le premier chapitre (p. 25-42), l'auteur s'intéresse à l'épître 1.1, adressée à Mécène, où Horace affirme avec franchise son désir de liberté. Le poète se compare à un gladiateur, ce qui est une analogie révélatrice : « To be a published poet is a dangerous and humiliating spectacle that makes one dependent on the whims of the crowd, at whose will a gladiator may be spared or put to death » (p. 28). Horace souhaite que sa relation avec son mécène ne soit pas préjudiciable à sa liberté. Son texte exprime par ailleurs un antagonisme « between urban slavery and rural freedom » (p. 31), qui sera nuancé dans d'autres épîtres. D'autre part, S. McCarter s'intéresse au positionnement philo-

sophique du poète, qui cite le nom d'Aristippe à plusieurs reprises et s'inspire de son adaptabilité : « What Horace stresses about Aristippus is not his hedonism, but his extraordinary ability to adapt and to make every circumstance suitable to himself without becoming enslaved to it » (p. 37). Le chapitre 2 (p. 43-66), intitulé « Horace the Student », a pour thème commun l'apprentissage de cette liberté modérée par Horace, qui apparaît comme « a student whose rocky progress will unfold across the collection » (p. 43). Après avoir mentionné l'attitude d'autocritique du poète dans le deuxième livre de *Satires*, S. McCarter met en évidence les passages qui montrent « Horace's vacillations and inconsistencies » (p. 55) ; ces vacillements contribuent au désarroi du poète, à la maladie qu'il mentionne dans l'épître 8 (voir p. 56) ; le remède, c'est l'adaptabilité (voir p. 60-62). Bien des passages des épîtres du chapitre 2 montrent donc un Horace en plein apprentissage. En revanche, ce n'est pas le cas dans le chapitre 3 (p. 67-92), consacré à des passages des épîtres 1 et 2 où Horace prodigue des enseignements philosophiques en se fondant sur des extraits de l'*Odyssée* qu'il applique à sa propre situation : « he reasserts the educational role of Homer and assigns to him the same power of illumination that Lucretius finds in Epicurus » (p. 73). Dans le chapitre 4 (p. 93-123), S. McCarter s'intéresse d'abord aux épîtres 4 et 5, qui contiennent des conseils en matière d'éthique ; puis elle aborde l'épître 6, qui commence par le conseil *Nil admirari* : « *Nil admirari* promotes, therefore, an indifference to circumstances over which we are powerless, and this indifference is a moderate position between the intense desire for certain outcomes and the crippling fear that things will not turn out as we had hoped. Above all, *nil admirari* implies that we should not be surprised or overwhelmed when events turn out contrary to our expectations » (p. 108-109). Bien qu'elle ne soit pas exprimée dans les mêmes termes, la même leçon figure dans l'épître 12, adressée à Iccius, dont les investigations philosophiques l'entraînent loin du monde et n'ont aucune portée éthique ou pratique (voir p. 115-123). Le chapitre 5 (p. 124-160) est consacré aux épîtres 7 et 16, où Horace exprime son désir de liberté en affirmant son attachement à la campagne, à laquelle il a accès grâce à la ferme offerte par Mécène. Le ton de l'épître 7 « has been difficult to gauge, and interpretations of it have diverged widely » (p. 125) ; ainsi, pour faire comprendre son attachement à sa liberté personnelle, Horace raconte à Mécène la fable du renard qui « becomes trapped in the corn bin and loses his freedom. The story is a warning against the indiscriminate acceptance of gifts without considering whether they might ultimately compromise autonomy » (p. 133). En contrepartie, Horace accepte « some of the responsibility for the tension within their relationship » (p. 127). Le poète se montre toutefois nettement plus intransigent dans l'épître 16, qui « shows him at his most stubborn and inflexible » (p. 146). Influencé par des conceptions stoïciennes (voir p. 151), Horace y décrit le *vir bonus*, caractérisé par « the possession of an inner core of freedom and virtue that cannot be compromised » (p. 151) ; S. McCarter estime que cette épître ne doit cependant pas être perçue comme « unambiguously hostile to Augustus » (p. 156). Dans le chapitre 6 (p. 161-189), l'auteur s'intéresse aux épîtres 10, 11 et 14, qui ont pour thème commun les avantages de la vie à la campagne. Dans l'épître 10, Horace oppose à Aristius Fuscus, qui vit en ville, la liberté dont il jouit à la campagne ; cependant, à la fin du poème, après avoir opposé les deux situations, « Horace suggests that Fuscus is just as able to live a morally sound life in the city as Horace is in the country, and the oppositions

that Horace has been at pains to set up are called into question » (p. 163). Dans l'épître 11, Horace explique que ce n'est pas tant le lieu où l'on habite que l'état d'esprit qui est essentiel, et que l'on peut être heureux aussi bien en ville qu'à la campagne ; S. McCarter compare son texte à une lettre de Sénèque le Jeune où le philosophe écrit : « magis quis veneris quam quo interest » (cité par S. McCarter, p. 179). Enfin, en ce qui concerne l'épître 14, adressée au fermier d'Horace, S. McCarter estime que le fermier et le poète sont tous deux asservis par leur attachement, respectivement, à la ville – pour le fermier – et à la campagne – pour Horace (voir p. 189). Le chapitre 7 (p. 190-225) porte sur les épîtres 17 et 18, où « Horace encourages his young *amici* to cultivate friendships with the great and advises them how best to do so while retaining their virtue and independence » (p. 190). Ainsi, dans l'épître 17, Horace oppose l'attitude modérée d'Aristippe à celle de Diogène, qui s'isole entièrement de la société (voir p. 196-204) ; dans l'épître 18, le poète met en garde Lollius Maximus contre sa farouche indépendance. À ce sujet, l'auteur écrit : « The advice that Horace gives to Lollius therefore provides us with a stance that has fundamentally changed since the first epistle » (p. 215). Vient ensuite le chapitre 8 (p. 226-255), où l'auteur montre comment, dans l'épître 3, Horace applique sa modération au problème de l'imitation poétique : « Whereas Titius aims to stand apart and do what no one else has done before, Celsus wants only to conform. In the middle of these stands Florus, who achieves originality through selectively adaptating what is best in his poetic forerunners to suit his own literary goals and by practicing imitation with a free hand » (p. 234) ; enfin, dans l'épître 19, qui conclut le premier livre des *Épîtres*, « Horace successfully applies to his own circumstances the various ethical lessons he has recommended to others. These lessons involve adaptability, compromise, and moderation » (p. 255). Dans la conclusion (p. 256-273), S. McCarter s'intéresse encore à deux autres épîtres : l'épître 13, où l'auteur explique dans quelle mesure l'œuvre d'Horace est destinée à un petit nombre de lecteurs d'élite, à Mécène et à l'empereur (voir p. 262), et l'épître 20, qui constitue l'acte de publication du livre : « *Epistles* 1.20 will be the final compromise between freedom and slavery made by Horace in the collection and the one that ultimately ensures that his poetic accomplishment is not forgotten » (p. 263). Tout au long du livre, S. McCarter fournit de nombreux passages parallèles permettant de cerner les influences d'autres auteurs sur Horace, par exemple Cicéron (voir p. 212) ou Callimaque (voir p. 231) ; inversement, elle mentionne aussi « a letter of Seneca (28) that Horace's poem seems to have inspired » (p. 179). Chaque chapitre contient des réflexions intéressantes sur les épîtres auxquelles il est consacré ; il est difficile d'en citer un qui serait considéré comme nettement plus marquant que les autres, même si une place particulière est accordée à l'épître 1 dans le premier chapitre (et ailleurs). Cet ouvrage suscitera l'intérêt des lecteurs modernes de l'œuvre d'Horace, et il les aidera à comprendre la situation parfois délicate d'un poète soucieux à la fois de rester en bons termes avec Mécène et avec l'empereur et de ne pas renoncer à la liberté qui lui était chère.

Julien DELHEZ